

*Avertissement* : les termes ou expressions figurant en italique dans le corps des articles renvoient (le plus souvent) à d'autres articles de ce *Vocabulaire*.

## Apocalypse

■ Le terme « apocalypse » signifie à la fois « catastrophe » (dans le langage courant) et « révélation » (par l'étymologie). Girard l'emploie bien en ces deux sens. Le Christ, selon lui, est venu apporter la « révélation » de l'innocence des *victimes émissaires*. Il a jeté la lumière sur les « mécanismes » sacrificiels par lesquels les sociétés archaïques se protégeaient de leur propre *violence*. En « révélant » ces mécanismes, il les a rendus inefficaces (car ils ne sont efficaces que s'ils restent méconnus de ceux mêmes qui les appliquent). Le bon aspect de la « révélation » est la disparition progressive, dans l'histoire, du recours aux *boucs émissaires*. Le mauvais aspect est que la violence peut maintenant se déchaîner sans frein : le monde moderne court vers « l'apocalypse » nucléaire. C'est dire l'ambiguïté du rôle du Christ dans l'histoire humaine : est-il venu apporter la « bonne nouvelle » (l'Évangile) ou la mauvaise (l'Apocalypse) ?

■ ■ Girard fait du monde moderne une lecture paradoxale. D'un côté, nous savons de mieux en mieux repérer les mécanismes de bouc émissaire, et évitons autant que possible de nous y laisser entraîner. En ce sens, notre monde est « moins violent » que celui des religions sacrificielles archaïques : nous ne brûlons plus de sorcières, nous avons même aboli la peine de mort, et nous avons, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, le souci des *victimes*. De l'autre, le XX<sup>e</sup> siècle a été le moment de persécutions,

de génocides, de massacres sans exemples par leur ampleur et leur inhumanité, et nous allons peut-être à la catastrophe ultime, si une guerre nucléaire se déchaîne. De ce point de vue, le monde moderne serait « plus violent » que ceux qui l'ont précédé.

Pour une rationalité ou une logique normales, il y a là contradiction, et nécessité de choisir entre l'une ou l'autre de ces descriptions, car elles ne nous semblent pas pouvoir être vraies simultanément. C'est pourquoi, selon les goûts, certains seront « optimistes », verront les guerres mondiales du XX<sup>e</sup> siècle comme les derniers soubresauts d'une violence archaïque, et envisageront l'avenir de l'humanité sous la forme d'une société mondialisée et pacifique (par exemple Francis Fukuyama) ; tandis que d'autres seront « pessimistes », et verront dans les guerres de plus en plus violentes du XX<sup>e</sup> siècle, et tout particulièrement dans le recours final aux bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki, les signes avant-coureurs d'une auto-destruction de l'humanité (on pourrait penser à Günther Anders). Girard serait plutôt « pessimiste » par goût, comme le montrent clairement les tout derniers mots de *Achever Clausewitz* (« Vouloir rassurer, c'est toujours contribuer au pire »). Cependant, sur le fond, l'originalité de sa position consiste à soutenir que la rationalité normale ou logique (celle du « tiers exclu »), qui nous oblige à choisir entre « monde plus violent » et « monde moins violent », nous empêche précisément de voir la vérité, à savoir qu'il n'y a pas à « choisir » entre « pessimisme » et « optimisme », pas plus qu'entre « diminution de la violence » et « augmentation de la violence ». La vérité, selon Girard, est en effet entièrement paradoxale : dans l'histoire des hommes, la violence croît dans la mesure où elle diminue. Seule une « pensée apocalyptique » (*ibid.* 98) peut saisir et soutenir un tel paradoxe. L'apocalypse

n'est donc pas seulement une révélation ou une prédiction, c'est aussi une méthode.

La « pensée apocalyptique », en effet, n'est rien d'autre que le dernier développement de la « logique mimétique », et enveloppe les mêmes paradoxes, inaccessibles à la logique du tiers exclu. De même que l'amour sain, normal et fidèle n'exclut pas la jalousie, mais l'enveloppe ; de même que le désir sain et normal du succès n'exclut pas le désir de l'échec, mais l'enveloppe ; de même que l'amour du fils pour le père n'exclut pas la haine du fils pour le père, mais l'enveloppe ; de même que le narcissisme n'exclut pas le souci des autres, mais l'enveloppe (etc., voir *Désir mimétique*) ; de même le déchaînement apocalyptique de la violence dans les sociétés modernes n'exclut pas la diminution de la violence sacrificielle dans ces mêmes sociétés, mais l'enveloppe. Au fur et à mesure, en effet, que nous comprenons mieux, sous l'effet de la Révélation chrétienne, les mécanismes archaïques de l'unanimité violente et l'innocence des boucs émissaires, nous y renonçons. C'est pourquoi les religions archaïques et sacrificielles, qui avaient régné universellement pendant des millénaires, ont presque entièrement disparu. Mais nous sommes désormais dépourvus de tout mécanisme similaire à celui du bouc émissaire, et c'est pourquoi l'humanité est désormais sans protection contre sa propre violence. À l'intérieur des États, l'institution de la « justice » est venue compenser la disparition du système de la victime émissaire. Mais entre les États, aucune institution n'est assez forte pour imposer l'équivalent de la « justice ». Le monde moderne, selon Girard, met donc face à face des États en situation de rivaux mimétiques, sans aucun mécanisme capable d'enrayer la violence qui surgirait entre eux. C'est pourquoi les guerres modernes opposent des pays de plus en plus semblables les uns

aux autres (qui auraient donc toutes les raisons pour être en paix), et se caractérisent pourtant par le déchaînement de violences sans pareilles. À vrai dire, il s'agit de moins en moins de « guerres », si l'on entend par « guerre » des comportements institutionnalisés et réglés. Les « guerres » du XX<sup>e</sup> siècle, le terrorisme croissant au XXI<sup>e</sup>, indiquent l'apocalypse précisément en ce qu'elles montrent la « fin de la guerre », et le déchaînement sans frein ni règle de la pure violence (*Achever Clausewitz* 88 : « la fin de la guerre est l'autre nom de l'apocalypse »). Le plus ancien type d'affrontement (le duel) est notre avenir. Pour Girard, le couple franco-allemand, duquel sont parties les deux guerres mondiales du XX<sup>e</sup> siècle, est « l'un des foyers mimétiques les plus virulents de l'âge moderne » (*Achever Clausewitz* 64).

Le schéma des « frères ennemis » permet donc, dans une certaine mesure, de comprendre le mystère de ces affrontements. Plus deux individus ou deux États se ressemblent, plus ils peuvent, selon les circonstances, s'accorder ou s'affronter. Les mêmes prémisses peuvent conduire à des résultats contradictoires. La logique apocalyptique révèle les ambivalences et les dangers extrêmes de la réciprocité, exaspérée par la mondialisation : « Les hommes ne parviennent pas à contenir cette réciprocité, parce qu'ils s'imitent beaucoup trop, et se ressemblent de plus en plus, de plus en plus vite. [...] Si l'apocalypse est une menace réelle aujourd'hui, et au niveau de la planète, c'est parce que le principe de réciprocité a été démasqué ». Les guerres d'extermination et les génocides sont « logiques », au vu du déchaînement de la réciprocité violente et de la « montée de l'indifférenciation » (*Achever Clausewitz* 55-57). Le terrorisme lui-même est le plus souvent lié aux moyens de la réciprocité, c'est-à-dire aux moyens d'échange et de circulation

(avions, trains, virus) : « il y a une terreur inhérente à toute réciprocité » (*ibid.* 64).

■■■ La théorie mimétique-apocalyptique permet ainsi de rendre compte de bien des aspects paradoxaux de l'histoire contemporaine. La dissuasion nucléaire, comme la mode, l'économie, et la plupart des phénomènes humains, a incontestablement une dimension mimétique. Le langage ordinaire indique assez bien la parenté entre l'apocalypse nucléaire et la *crise mimétique*. Dans les deux cas, il y a « réaction en chaîne », « emballement », « escalade », « montée aux extrêmes » de la violence, et péril mortel. Et, conformément à sa méthode générale, qui consiste à chercher la vérité et non pas l'originalité, Girard repère des éléments de « pensée apocalyptique » chez nombre de ses prédécesseurs : Pascal, Clausewitz, mais aussi Stravinsky (*Conversion de l'art* 9 : « intuition apocalyptique »), Saint John Perse (*ibid.* 10 : « dimension apocalyptique »), ou encore Malraux (qui « met en rapport, dans *Les voix du silence*, la Seconde Guerre mondiale et les fétiches, l'art primitif et les nouvelles formes de l'apocalypse » — *ibid.* 12).

La « pensée apocalyptique » pose cependant, à un niveau supérieur, un certain nombre de problèmes à la *théorie mimétique* elle-même. Le premier d'entre eux est celui du rôle du Christ et du christianisme dans l'histoire de l'humanité. Le plus souvent, Girard soutient que la venue du Christ fait césure, rupture, dans l'histoire des hommes, qu'avec le christianisme on cesse de construire les sociétés sur le meurtre des boucs émissaire, qu'il y a là un véritable renversement de l'histoire humaine. Et pourtant, la « pensée apocalyptique » semble dire le contraire : rien n'a changé, le mimétisme règne toujours, la réciprocité ou l'unanimité violentes nous conduiront inévitablement à des crises mimétiques à l'échelle de la planète, dans lesquelles sans

doute l'humanité s'anéantira elle-même. Plus grave (si possible), le Christ est présenté, dans la « pensée apocalyptique », comme un accélérateur du déchaînement de la violence mimétique, dans la mesure même où il a mis fin aux processus sacrificiels qui la freinaient tant bien que mal : « la Révélation prive les hommes du religieux ; [...] la perte du sacrificiel, seul système à même de contenir la violence, ramène cette violence parmi nous ; [...] le sacrifice disparu, il n'y a plus que la rivalité mimétique et elle monte aux extrêmes. La Passion, d'une certaine manière, mène à la bombe à hydrogène : elle finira par faire exploser les puissances et les principautés » (*Achever Clausewitz* 334). En cela, le catastrophisme girardien s'oppose très nettement à celui, par exemple, de Günther Anders, qui estimait que l'apparition des bombes atomiques créait en soi une rupture dans l'histoire de l'humanité. Pour Girard, il y a au contraire parfaite continuité (*ibid.* 87). Bien que la « théorie mimétique » s'oppose, selon Girard, à toute pensée « dialectique » de type hégélien, on ne peut ici échapper à la sensation d'une atroce ironie (ou ruse) de l'histoire, dans laquelle le Christ se serait fait à son insu le meilleur allié de Satan — pensée pourtant insoutenable.

Par ailleurs, Girard soutient à la fois que l'apocalypse, au sens de Révélation, a « réussi » (le Christ a bien révélé, et en même temps dénoncé et aboli les mécanismes violents des religions archaïques) ; et que l'apocalypse, au sens de « catastrophe » imminente, atteste de « l'échec » du Christ comme du christianisme (*Achever Clausewitz* 10 : « échec » ; 149 : « ratage » du « christianisme historique » ; 191 : « le christianisme historique, et avec lui la société moderne, ont échoué »). Alors, réussite ou échec ?

Enfin, la « pensée apocalyptique », même si elle se distingue clairement d'une « prophétie de malheur » en ce qu'elle comporte

une puissante dimension logique et explicative, plonge la *théorie mimétique* dans une difficulté logique difficile à éviter comme à résoudre concernant son propre statut. La « pensée apocalyptique », en effet, n'est pas un « fatalisme ». Évoquant la résistance des dreyfusards, et notamment de Péguy, Girard écrit (*ibid.* 142) : « Parce que je suis apocalyptique, je refuse toute forme de providentialisme. Il faut se battre jusqu'au bout, même si l'on pense qu'il s'agit d'une "vaine tentative". » Donc, il y a *peut-être* quelque chose à faire pour éviter la catastrophe. En de nombreux passages, Girard laisse entendre qu'il s'agirait pour les hommes de renoncer tout simplement au désir mimétique, voire au désir : c'est la dimension orientalisante de la doctrine, souvent affleurante. Mais si par extraordinaire l'apocalypse-catastrophe n'avait pas lieu, l'apocalypse-révélation en serait délégitimée d'autant. Car on ne pourrait jamais savoir si la survie de l'humanité serait venue du fait qu'elle aurait écouté et suivi les recommandations de la « pensée apocalyptique », ou si elle serait due à toute autre raison — la pensée apocalyptique ne pouvant asseoir son succès, dans tous les cas, que sur son échec.

## Bouc émissaire

■ L'expression « bouc émissaire » est tout à fait courante, et c'est précisément au sens le plus courant que l'emploie Girard. On traite un individu ou un groupe d'individus comme des « boucs émissaires » lorsqu'on les rend responsables de certains maux qui s'abattent sur une collectivité : maladies contagieuses touchant les hommes ou les animaux, mauvaises récoltes, ou encore chômage, ou insécurité. Cette réaction d'hostilité collective peut